LE BIENHEUREUX LOUIS-MARIE GRIGNION DE MONTFORT

Fondateur de

LA COMPAGNIE DE MARIE
et de
LA CONGREGATION
DES FILLES DE LA SAGESSE.

Montréal : 1913.

DÉCLARATION.

Pour nous conformer aux prescriptions de la Sainte Eglise Romaine, notre Mère, nous protestons n'avoir voulu, en rien, dans cette brochure, prévenir le jugement du Saint-Siège, pour lequel nous professons une entière obéissance et une parfaite soumission.

IMPRIMATUR.
† C.-H. GAUTHIER,
Archevêque d'Ottawa.

Mars 1913.

EN VENTE AUX ADRESSES SUIVANTES :

Messager de Marie Reine des Cœurs, Eastview, Ont.

Révds Pères de la Compagnie de Marie, 391, rue Lagauchetière Ouest, Montréal.

Granger, libraire, 43, rue Notre-Dame Ouest, Montréal.

Bertrand, Foucher & Bélanger, 22, rue Notre-Dame Ouest, Montréal.

Prix, 10 sous l'exemplaire.

AU LECTEUR.

C'était en 1713. Au cours d'un de ses sermons dans la chapelle de la Providence, à la Rochelle, Montfort avait remarqué, sous l'influence d'un don surnaturel, que sa parole trouvait dans l'auditoire un obstacle, et il s'était écrié: "Il y a ici quelqu'un qui me résiste. Je sens que la parole de Dieu me revient; mais cet homme ne m'échappera pas!"

La cérémonie achevée, un prêtre, jeune encore, l'abordait à la sacristie et lui disait: "C'est moi, sans doute, que visait votre apostrophe. Entré par hasard dans l'église, je faisais intérieurement, je l'avoue, quelques réserves sur certaines affirmations de votre discours, lorsque vous avez paru pénétrer ma conscience. Puis-je connaître le sens de vos dernières paroles?" Le Père de Montfort lisait alors une lettre. Il dit assez négligemment: "Bien! un prêtre m'a manqué de parole; en voici un autre que le bon Dieu m'envoie!" Puis, regardant fixement l'inconnu: "*Il faut*, dit-il, *que vous veniez avec moi; nous travaillerons ensemble.*" M. Vatel—c'était son nom—eut beau faire des objections, alléguer diverses raisons, Montfort inflexible ne voulut rien entendre. Mgr de Champflour consulté sur cette question, engagea le jeune prêtre à s'adjoindre à l'apôtre des provinces de l'Ouest. M. Vatel céda, suivit Montfort et devint le premier Père de la Compagnie de Marie.

Il était juste de commémorer ce deuxième centenaire. Or le pouvions-nous mieux faire qu'en publiant l'admirable vie "du disciple de l'Evangile dont chaque geste et chaque parole a reproduit une parole et un geste du Sauveur Jésus; du serviteur de Marie qui l'a honorée jusqu'à se faire son esclave d'amour; du prêtre qui non content du sacrifice de l'Autel, a crucifié, chaque jour, sa propre chair avec ses vices et ses convoitises; de l'orateur de premier ordre qui n'a jamais voulu d'autre fonction que celle d'apôtre des paysans et d'aumônier des pauvres; du théologien éminent qui plutôt que d'ôter un iota à la plénitude de la loi, s'est condamné à une vie de persécutions et d'opprobres; du missionnaire qui a préparé les fortes générations de la Vendée militaire, et ces diocèses de l'Ouest qui font, à l'heure actuelle, la joie de l'Eglise de France; du Fondateur qui dota l'Eglise de deux florissantes institutions: la Compagnie de Marie et la Congrégation des Filles de la Sagesse; de Serviteur de Dieu que depuis le 22 janvier 1888, la sainte Eglise appelle *Le Bienheureux Louis-Marie Grignion de Montfort!*

Telle est la raison de ces pages.

Notre-Dame de Lourdes, mars 1913.

L'ENFANT.

Le 31 janvier 1673 naissait à Montfort-sur-Meu, petite ville de Bretagne, un enfant qui devait, par la voie de Marie, mener dans toute sa sublimité la vie chrétienne dont le Sauveur nous a tracé les règles dans l'Evangile. Ses parents, Jean-Baptiste Grignion de la Bachelerais, avocat au bailliage de Montfort, et Jeanne Robert de la Vizeule de Launais, se recommandaient autant, par la pratique de la vertu que par la noblesse de leur origine.

L'enfant reçut au baptême le nom de Louis. Au jour de sa confirmation, il voulut y ajouter celui de Marie, pour marquer sa grande dévotion envers la Reine du ciel.

Doux et affable, il s'attirait l'affection de ceux qui l'approchaient et tous remarquèrent les trésors de grâce déposés en son cœur par la main de Dieu. Il n'avait aucun goût pour les amusements et les futilités qui sont les grandes préoccupations de l'enfance. A l'heure où ses petits compagnons prenaient leurs ébats, Louis, se tenant à l'écart, se livrait à la prière et à la méditation; d'autres fois il allait, dans l'église Saint-Jean, se prosterner devant l'autel de la Sainte Vierge où il aimait à prolonger les épanchements angéliques de son cœur. Plein de zèle pour communiquer aux autres son amour de Dieu, il réunissait souvent les enfants de son âge, leur apprenait les éléments de la doctrine chrétienne et leur faisait réciter le rosaire ou chanter de pieux cantiques. Mais entre tous ses disciples, le maître a distingué sa petite sœur Louise. Avec elle il se retire au fond d'une chambre, guide sa faible main qui peut à peine tracer le signe de la croix, lui fait dire ses prières et s'efforce de l'initier à la douceur du service de Dieu. Parfois, la petite sœur, *moins détachée de la bagatelle* ,voudrait participer aux jeux dont elle entend les bruyants éclats. *Vous serez toute belle,* lui dit son frère, *et les hommes vous aimeront si vous aimez le bon Dieu.* Retenue par cette flatteuse promesse ou par quelque petit présent, l'enfant suit attentivement ces leçons qui devront un jour porter leurs fruits: Louise mourut religieuse du Saint-Sacrement.

Ce penchant si marqué pour la piété n'empêchait pas notre Bienheureux d'accomplir exactement ses autres devoirs. A la maison il donnait à tous le bon

Louis et sa petite sœur.

exemple. A l'école ses maîtres n'eurent jamais à lui reprocher ces petis manquements si ordinaires chez les enfants; aussi se plaisaient-ils à répéter que Louis était leur meilleur et leur plus pieux écolier.

L'ÉCOLIER.

Désireux de réaliser les espérances que faisaient concevoir de si bonnes dispositions, les parents de Louis-Marie voulurent lui procurer une bonne et sainte éducation. Dans ce but, malgré la modicité de leur fortune, ils l'envoyèrent à Rennes pour y faire ses études au célèbre collège dirigé par les Pères de la Compagnie de Jésus. Le Bienheureux avait douze ans quand il entra dans cette maison. Son application au travail lui assura le succès dans ses classes et la sainteté de sa conduite lui valut l'affection et l'estime de ses maîtres avec l'admiration de ses condisciples. C'était d'ailleurs un véritable apostolat qu'il exerçait parmi ces derniers. Il encourageait l'un au travail, excitait l'autre à la vertu; ici il rétablissait l'union, là rappelait à l'observation de la règle et profitait de ces circonstances pour parler à tous de Jésus et de Marie.

En 1888 il entrait dans la Congrégation de la Ste Vierge. Personne ne fut jamais plus fidèle que lui à garder les engagements de la Congrégation. Le plus grave de ces engagements était d'imiter la pureté de la Reine des Anges. Telle fut sa vigilance, telle surtout sa confiance en Marie qu'il avouera, un jour, n'avoir jamais connu les tentations contre cette vertu. Par contre il en avait toutes les délicatesses. Son père avait à la maison un livre rempli de figures obscènes. Louis-Marie le brûla, résolu à souffrir tous les mauvais traitements dont il était menacé, si son père venait à le savoir.

Dans cet écolier vierge de corps et d'âme, il y avait un ange de charité. Un jour, un écolier vêtu d'habits pauvres et déchirés était en butte aux railleries et aux mépris de ses camarades. Montfort s'en aperçoit; aussitôt il commence parmi les rieurs une quête destinée à procurer des vêtements plus convenables à cet infortuné. La recette est bonne, mais hélas! insuffisante. Sans perdre courage, Louis-Marie conduit son protégé chez un marchand. *Voici*, lui dit-il, *mon frère et le vôtre; j'ai quêté dans la classe ce que j'ai pu pour le vêtir, si cela n'est pas suffisant, c'est à vous d'ajouter le reste.* Touché de cette confiante simplicité, le marchand accède à la demande et habille à neuf le pauvre écolier.

En dehors des classes, le Bienheureux Louis-Marie faisait deux parts de son temps: l'une employée au travail et à la prière, l'autre à la visite et au soulagement des malades. Après le chemin du collège, il ne connaissait que celui de l'hôpital et de l'église, en particulier de la chapelle des Carmes. Chaque fois qu'il allait en classe ou qu'il en revenait, il aimait à venir prier devant

une image miraculeuse de Marie qu'on y vénérait alors. C'est là qu'il reçut, comme il l'a dit lui-même, une connaissance très-claire de sa vocation à l'état

Louis-Marie priant devant l'image miraculeuse de la Vierge.

ecclésiastique et qu'il prit la résolution de prêcher partout la grandeur, la puissance et la bonté de Marie.

LE SÉMINARISTE.

A vingt ans, Louis-Marie commença à Rennes son cours de théologie; mais la Providence, qui devait faire de lui un modèle d'esprit de foi, de détachement et de charité, pour l'opposer à l'indifférence, à la mollesse et à l'égoïsme de son siècle, voulut tailler à loisir cette pierre précieuse. Pour mieux le soumettre à l'épreuve de la contradiction, du délaissement et de la pauvreté, elle va le conduire à Paris par l'entremise d'une demoiselle pieuse ,qui lui procurera une place dans l'un des séminaires de cette ville. Louis-Marie accueille avec joie la proposition de mademoiselle de Montigny, obtient le consentement de sa famille et part, une pièce de dix écus dans sa bourse, un bâton et son rosaire à la main, sur l'épaule un petit ballot qui renferme un vêtement neuf. Arrivé sur le pont de Cesson, à quelques kilomètres de Rennes, il dit adieu à son oncle et à ses deux frères qui l'ont accompagné jusque-là. En les quittant il renonce à tout, même au nom de sa famille; désormais on ne le connaîtra que sous le nom de Louis-Marie de Montfort. D'ailleurs, à peine est-il seul qu'il se jette à genoux sur la route et fait vœu de vivre à la Providence. A l'instant il veut se défaire du léger bagage qui l'encombre: un pauvre se présente, à lui le manteau; un second survient, à lui la pièce de dix écus, et plus loin, il échange ses habits avec les haillons d'un troisième qui lui demande la charité pour l'amour de Dieu. Puis libre, alerte, il continue sa route et n'arrive à Paris qu'après avoir savouré les délices de la pauvreté évangélique.

Sur la recommandation de sa protectrice, Montfort fut admis dans la Communauté de M. de la Barmondière. Mais, après quelques mois, sa bienfaitrice cessa de payer sa pension, et, faute de ressources, le pauvre séminariste devait se retirer. Pour y suppléer, il accepta volontiers la charge de veiller les morts de la paroisse, office qu'il remplit avec l'esprit de foi qui dirigeait toutes ses actions.

Montfort vivait heureux dans cette Communauté; son Directeur avait reconnu en lui une âme privilégiée et lui ouvrait large le chemin des austérités et de la pénitence. Ce bonheur ne fut pas de longue durée, car M. de la Barmondière mourut pendant que le séminariste était absent pour recevoir les ordres mineurs (18 septembre 1694). Avec son Directeur, cette maison dut disparaître. Sans se troubler, Louis-Marie se confie à la Providence: *son Père qui est dans les Cieux*, dit-il, *ne lui manquera pas;* en effet, quelques jours après, il entrait dans la Communauté de M. Boucher. Celle-ci ne se distinguait

de la précédente que par une plus grande pauvreté. Malgré ce dénûment, Montfort ne diminua rien de ses disciplines, de ses jeûnes et de son application à l'étude; aussi tomba-t-il si grièvement malade qu'on dut le transporter à l'Hôtel-Dieu. Il éta ravi d'être à l'hôpital: *Mes parents,* disait-il, *n'en seront peut-être pas tr aises, mais la nature est-elle jamais d'accord avec la grâce?*

Après sa guérison, il eut enfin le bonheur d'être admis au Petit-Séminaire de Saint-Sulpice. Il fut reçu avec joie par M. Brenier qui le connaissait déjà,

Montfort échangeant son manteau contre celui d'un pauvre.

et passa dans cette sainte demeure cinq années pendant lesquelles il donna l'exemple de toutes les vertus. Pour des motifs inconnus, il dut cesser d'aller en Sorbonne, ce qui ne l'empêcha pas d'acquérir une grande science de la théologie et des Saints Pères. Il propagea parmi ses confrères la dévotion à la Reine du ciel, sous le nom d'*Esclavage de Jésus en Marie.* Ce fut avec bonheur que ce fidèle serviteur de la Très-Sainte Vierge, fit, au nom de la Communauté, le pèlerinage de Notre-Dame de Chartres. Pendant le voyage, il quittait souvent son compagnon pour parler de Dieu aux laboureurs; au terme de la route, il passa toute la journée en prière devant l'image miraculeuse ne pouvant rassasier ni son cœur ni ses yeux.

Toutefois, la Providence ne lui épargna pas les épreuves. Ses maîtres, hommes consommés dans l'art de former à la dignité sacerdotale les âmes qui leur étaient confiées, ne pouvaient supporter les singularités de ce séminariste et ne le voyaient pas sans crainte se distinguer du commun par ses austérités et ses macérations. Ils voulurent l'éprouver. Comme l'obéissance est la pierre

Cathédrale de Chartres.

Statue antique de N.-D. Sous-Terre.

de touche de la perfection, ils mirent le Bienheureux dans l'alternative de manquer à cette vertu, ou de renoncer à ce qu'il avait de plus cher : crucifier sa chair pour mieux ressembler à Jésus. Aussitôt Louis-Marie, toujours obéissant, renonce à ses jeûnes et à ses disciplines, supporte patiemment les reproches les moins mérités, et enfin, lasse la patience de celui qui était chargé de poursuivre l'orgueil dans cette âme si éprise de l'humiliation.

LE PRÊTRE.

Depuis cinq années Montfort se préparait par la pratique de l'obéissance et des autres vertus au redoutable ministère du sacerdoce. Le 5 juin 1700, il fut ordonné prêtre et passa le reste de la journée devant le Saint-Sacrement pour remercier Dieu de cette grande grâce. Après avoir pris plusieurs jours pour se préparer à cette auguste fonction, il monta pour la première fois à l'autel dans la chapelle de la Sainte Vierge, à l'église Saint-Sulpice. Quels sentiments remplirent cette âme à la fois si pure et si pénitente! Les anges seuls nous le diraient. L'assistance fut ravie de son air de piété, et, nous dit M. Blain: *J'y vis un homme comme un ange à l'autel.*

I.—ST CLEMENT DE NANTES.

Montfort est prêtre, il va satisfaire les ardeurs de son zèle et gagner des âmes à Jésus et à Marie. Cependant, incertain de sa voie, il hésite; tantôt il veut se retirer dans la solitude, tantôt il se sent un attrait invincible pour aller prêcher Notre-Seigneur, et exciter les pécheurs à la dévotion à Marie. Il demande déjà avec larmes *une petite et pauvre Compagnie de bons prêtres qui s'exerceraient aux missions sous le nom et l'étendard de la Sainte Vierge.* En attendant, la Providence le conduit à Nantes, dans une société de missionnaires fondée par M. Levêque, sous le nom de Communauté de St-Clément. Le défaut de régularité, les tendances jansénistes de ceux qui la composaient n'étaient pas pour attacher le jeune prêtre à cette maison, aussi désirait-il en sortir promptement. Un voyage qu'il fit à Fontevrault (avril 1701), où il avait une sœur religieuse, lui donna l'occasion d'aller a Poitiers. Là, les pauvres de l'hôpital, fort édifiés de sa conduite, supplièrent Monseigneur Girard de le leur accorder pour aumônier. Pendant les négociations, Montfort revint à Nantes et y commença le ministère des missions.

II.—POITIERS ET PARIS.

Au mois d'août 1701, le Bienheureux fut appelé à Poitiers pour prendre la direction de l'hôpital et entra en charge vers la Toussaint de la même année. Aussitôt il commence la réforme de *cette pauvre Babylone,* qui devient, au grand étonnement de la ville, un modèle d'ordre et de propreté. Les pauvres mangent à des heures règlées et chacun reçoit la quantité de nourriture qui convient à son âge. Non content de ce premier succès l'aumônier fait des instructions et des catéchismes ,établit la récitation publique du Rosaire et la méditation en commun. Malgré ces travaux le saint prêtre trouvait encore le temps de confesser au dehors et de donner, chaque semaine, une conférence aux meilleurs écoliers du collège. S'il y avait des malades plus rebutants, il voulait les soigner lui-même. Un jour, pour vaincre la répugnance que lui inspiraient les plaies d'un de ces malheureux, il eut le courage de boire l'eau dont il s'était servi pour les laver. *Jamais,* disait-il plus tard, *je n'ai rien bu de si délicieux.*

Un an s'était écoulé dans ces travaux quand le Bienheureux Louis-Marie dut les interrompre, pour aller à Paris, secourir sa sœur Louise qui se trouvait

dans la plus grande détresse. Ce voyage fut particulièrement douloureux pour le saint prêtre. Seul, sans conseils, sans appui, ses démarches échouent les unes après les autres. Dans cette extrémité il va renvoyer sa sœur à Rennes, quand il fait connaissance des Bénédictines du Saint-Sacrement. Sur l'invitation de la Supérieure il venait, chaque jour, en compagnie d'un pauvre, prendre le repas que ces religieuses avaient coutume de donner aux malheureux. C'est alors

Montfort à l'hôpital de Poitiers.

qu'il eut la pensée de leur présenter sa sœur qui fut admise et envoyée au monastère de Rambervilliers, en Lorraine. Elle y fit profession, le 2 février 1704, sous le nom de Sœur Saint-Bernard et y mourut en odeur de sainteté en 1750. A la prière de Monseigneur de la Poype, successeur de Monseigneur Girard, Montfort, libre désormais, vint reprendre ses fonctions d'aumônier.

Ce fut pendant ce second séjour à Poitiers que le Bienheureux jeta les premiers fondements de la Congrégation de la Sagesse en inspirant à Marie-Louise de Jésus cet esprit d'abnégation et de charité qu'elle devait transmettre à la nombreuse postérité appelée à marcher sur ses pas.

Une jeune fille se présente un jour au confessionnal du Père de Montfort. *Qui vous a engagée à venir à moi?* lui demande ce dernier.—*C'est ma soeur,* répond la pénitente.—*Non, ma fille, ce n'est point votre soeur, mais la Sainte Vierge qui vous a adressée à moi.* Cette jeune fille était Louise Trichet. Née à Poitiers d'une famille honorable (7 mai 1684), elle se fit remarquer, dès son enfance, par un cœur généreux et compatissant, une grande justesse d'esprit et une inclination décidée pour la vertu. Prévenu sans doute des desseins de Dieu sur cette âme, Montfort la mena par la voie du sacrifice à un haut degré de perfection et le 2 février 1703 il lui donna un habit particulier, tel que le portent encore les Filles de la Sagesse. Marie-Louise sut pendant dix ans, seule, éloignée de son directeur, porter avec courage ce costume qui lui attira bien des épreuves et des railleries, et nous la verrons, au moment prédit par le fondateur, se rendre à La Rochelle pour y commencer le premier établissement de la Congrégation des Filles de la Sagesse.

L'ennemi de tout bien ne voyait pas sans envie son empire diminuer tous les jours à l'hôpital; aussi mit-il tout en œuvre pour le recouvrer. L'aumônier, en butte à une hostilité sourde d'abord, ensuite moins déguisée, crut bon de céder à l'orage et fit pour la seconde fois le voyage de Paris. Admis à donner aux malades et aux pauvres de l'hospice de la Salpétrière les consolations de son ministère, le serviteur de Dieu y produisit comme à Poitiers les plus grands fruits; mais ses succès excitèrent la jalousie: c'était, disait-on, un intrigant, une brouillon; enfin, un jour qu'il se mettait à table, il trouva sous son couvert un billet qui l'invitait à partir.

Soumis à la volonté divine, Montfort se retira dans une pauvre maison de la rue du Pot-de-fer et prit son logement sous un escalier. Seul, délaissé de ceux qui auraient dû le protéger, il trouvait dans les consolations intérieures que Dieu lui ménageait une compensation à ses humiliations et à ses souffrances. Néanmoins on sut découvrir sa retraite et l'y venir chercher pour lui confier une mission fort difficile. Il s'agissait de rétablir la concorde parmis les ermites du Mont-Valérien. Etonnés du recueillement et des austérités de ce saint prêtre, ces esprits prévenus se laissèrent gagner par sa douceur et son humilité, et reconnaissant leur faute, ils vécurent ensuite dans la plus édifiante charité.

Cette mission accomplie, le Bienheureux céda de nouveau aux instances des pauvres de Poitiers qui le demandaient à grands cris. Son retour fut un véritable triomphe, mais de peu de durée. Les difficultés se renouvelèrent et, de guerre lasse, il remit aux directeurs sa démission définitive d'aumônier de l'hôpital.

Ce départ étai un coup de la Providence qui voulait mettre Louis-Marie de Montfort sur son véritable théâtre. Il va commencer ses missions, prêchera désormais jusqu'à sa mort et en treize années ne donnera pas moins de deux cents missions ou retraites.

L'APÔTRE.

I.—PREMIERES MISSIONS.

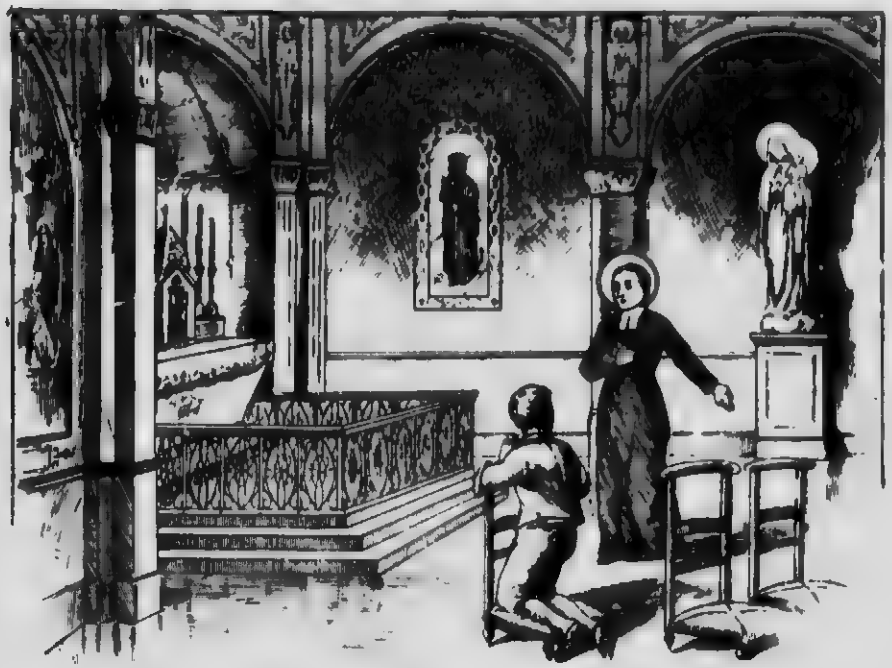
Avec l'agrément de l'Evêque de Poitiers, il débuta par le faubourg de Montbernage. Cette population adonnée à l'ivrognerie et au blasphème fut si profondément remuée par les prédications du missionnaire, qu'elle fit en majeure partie pénitence et renonça à ses mauvaises habitudes. Pour conserver les fruits de cette mission, le serviteur de Dieu transforma une grange abandonnée en chapelle, sous le vocable, choisi par lui, de *Notre-Dame Reine des Coeurs*, y fit placer une statue de Marie et y établit la récitation publique du Rosaire. Dans ce nouveau ministère il entourait les pauvres de la même sollicitude. C'était aux frais de la Providence qu'il nourrissait ceux qui suivaient la mission: chaque jour il faisait venir l'un d'eux à sa table, le servait le premier, lui donnait le meilleur morceau et ne craignait pas de boire au même verre.

C'est par des actes de ce genre que le Bienheureux acquérait un si grand empire sur les âmes ,comme nous le montre le fait suivant. Un jeune homme étranger faisait un jour, fort pieusement sa prière dans l'église des Pénitentes. Le saint prêtre s'en étant approché lui demanda le but de son voyage. Celui-ci avoua sans peine qu'il était venu à Poitiers dans le dessein de se faire capucin: *Suivez-moi*, lui dit, avec autorité, le serviteur de Dieu, et docile le jeune homme s'attacha à lui et devint le premier frère coadjuteur de la Compagnie de Marie. Sous le nom de frère Mathurin il fit pendant cinquante ans le catéchisme dans les missions où il suivait le Bienheureux de Montfort et ses successeurs.

La seconde mission que Montfort donna à Poitiers, dans l'église des religieuses du Calvaire, fut remarquable par l'humiliation qu'il y reçut. Sous l'impression de sa parole, ses auditeurs lui avaient remis les mauvais livres, les tableaux ou gravures obscènes qu'ils avaient entre les mains. Tout était disposé pour brûler ces objets sur la place publique, quand, en l'absence de l'homme de Dieu, quelqu'un, soit par malice, soit par légèreté, mit une figure du diable sur le sommet du bûcher. Ce fait, dénoncé à l'évêché, mit en émoi M. le grand-vicaire qui vint faire, dans l'église, une verte réprimande au missionnaire. Néanmoins la clôture des exercices qui avait lieu le lendemain fut aussi heureuse qu'on le pouvait demander. Le Bienheureux n'avait rien perdu de son ascendant sur le peuple; aussi, après avoir évangélisé plusieurs paroisses de Poitiers et des environs, il vint au faubourg de Saint-Saturnin où il opéra de nombreuses conversions. Ce devaient être là ses derniers travaux dans ce diocèse, car trompé par de faux rapports Monseigneur lui enjoignit de partir au plus tôt.

Sans se troubler ni s'étonner, le saint prêtre résolut d'aller à Rome pour recevoir de la bouche du successeur de Pierre une mission bien déterminée. Avant son départ, il ordonna au frère Mathurin de l'attendre au prieuré de Ligugé, puis il écrivit aux habitants de Montbernage une lettre dont nous déta-

choons le passage suivant pour montrer la méthode d'évangélisation du Bienheureux qui résumait sa doctrine en ces deux mots: A Jésus par Marie! *"Souvenez-vous, mes chers enfants, ma joie et ma couronne, d'aimer ardemment Jésus-Christ, de l'aimer par Marie, de faire éclater partout et devant tous votre véritable dévotion à la Très Sainte Vierge, notre bonne Mère, afin d'être partout la bonne odeur de Jésus-Christ, afin de porter constamment votre croix, à la suite du bon Maître et de gagner la couronne et le royaume qui vous atten-*



Vocation du Frère Mathurin.

dent; aussi ne manquez point à accomplir et pratiquer fidèlement vos promesses du baptême et à dire tous les jours votre chapelet en public ou en particulier, à fréquenter les sacrements, au moins tous les mois."

II.—VOYAGE A ROME ET RETOUR EN FRANCE.

Après avoir donné aux pauvres les six derniers liards qui lui restaient,, le Bienheureux Père de Montfort prit à pied, sans autres ressources que sa confiance en Dieu, le chemin de l'Italie. Il s'arrête et passe quinze jours à Lorette où, après avoir satisfait sa piété dans cet auguste sanctuaire sanctifié par le séjour de Jésus et de Marie, il continue son voyage. D'aussi loin qu'il

aperçoit le dôme de Saint-Pierre, le pieux pèlerin, tombant à genoux, remercie Dieu avec ferveur et achève, pieds nus, le chemin qui le sépare de la Ville éternelle.

Après quelques jours de repos, il obtenait une audience du Souverain Pontife Clément XI (26 juin 1706) et comme il lui exposait humblement son désir de se consacrer aux missions étrangères, *vous avez*, lui répondit le Pape, *dans votre patrie un assez beau champ pour votre zèle;* puis il lui recommanda d'enseigner la doctrine chrétienne aux enfants et de raviver l'esprit du christianisme par la rénovation des promesses du baptême.

Montfort aux pieds du Souverain Pontife.

Délivré de toute incertitude, le serviteur de Dieu va retourner en France exécuter les ordres du Vicaire de Jésus-Christ. Il mettra tous ses soins à enseigner le catéchisme aux enfants, et par ses contrats d'alliance, surtout encore par la propagation de sa parfaite dévotion à Marie, il arrachera les âmes au démon et à elles-mêmes pour les donner à Jésus par les mains de sa Mère.

Le 25 août 1706, Montfort était de retour à Lagugé, mais obligé de se retirer sur-le-champ il reprit son bâton de pèlerin pour aller à Notre-Dame

des Ardilliers et au Mont Saint-Michel, demander l'assistance de Marie et de l'Archange dans les combats qu'il devait livrer au monde et à l'enfer. Les historiens du Bienheureux nous disent qu'il eut toujours une grande dévotion envers les anges. Il arriva au sanctuaire aérien le soir même où l'Eglise célébrait les premières Vêpres de St Michel. Avec quelle piété, quelle ferveur se passa la journée du lendemain, 29 septembre, on le devine. St Michel fut ardemment invoqué par son noble client. "Quand il est question de donner une mission en quelque lieu, disait Montfort, il semble que les démons prennent les devants pour la traverser, ou la faire manquer; mais dès que j'y ai mis le pied, je suis le plus fort. Jésus, Marie, Saint Michel obligent les dé-

Mont Saint-Michel.

mons à me céder le champ de bataille, à se taire ou du moins à ne m'attaquer que de loin."

Ce fut pendant ce séjour à Saumur qu'il eut l'occasion de confirmer Jeanne de la Noue, fondatrice des religieuses de Sainte-Anne de la Providence, dans la voie extraordinaire qu'elle suivait.

Fort de la bénédiction du Saint Père, des encouragements de la Reine des Vierges et de la protection de Saint-Michel, il va donc se consacrer, sans délai à l'œuvre unique des dernières années qui lui restent, savoir: instruire et renouveler dans l'esprit chrétien les provinces de l'ouest, spécialement par la lutte contre le jansénisme, et sauver les âmes par le moyen de sa parfaite dévotion à Marie.

2.—MISSIONS DANS LES DIOCESES DE SAINT-MALO, RENNES ET SAINT-BRIEUC.

Le Bienheureux Montfort vint d'abord à Rennes. Bien que sa famille habitât cette ville, ce généreux amant de la croix, renonçant à toute satisfaction naturelle, alla se loger chez une pauvre femme qui ne donnait asile qu'aux plus nécessiteux; et c'est à peine s'il consentit à prendre un repas dans la maison de ses parents. Après avoir passé quinze jours occupé à la visite des pauvres et à la prédication, le Bienheureux, ne croyant pas devoir accepter la proposition des directeurs du Grand-Séminaire, qui le priaient de s'unir à eux pour prêcher à la campagne, se dirigea vers Montfort, sa ville natale, et de là se rendit à Dinan. Il s'associa à plusieurs prêtres qui commençaient une mission dans cette ville et partagea leurs travaux pendant plusieurs mois. Bien qu'il se fut réservé l'emploi le plus humble, celui de catéchiste, le nouveau venu attira vite l'attention et se fit remarquer par le dévoûment avec lequel il s'intéressait au bien-être corporel et spirituel des pauvres. Aussi, grande fut sa joie d'inspirer à de bonnes âmes, en particulier à M. et Mme de la Garaye, cet amour des malheureux. L'un et l'autre, après avoir transformé en hôpital leur propre château, aujourd'hui en ruines, établirent à Dinan une maison de charité dont ils remirent le soin aux Filles de la Sagesse.

Instruit des succès de Mo tfort, M. Luduger, Supérieur des missionnaires de Saint-Brieuc, le pria de venir travailler avec lui. Le serviteur de Dieu se rendit avec joie à cette invitation et fit en sa compagnie les missions de Beaulon, Le Verger, La Chèze, Merdrignac, Plumieux, Saint-Brieuc et Moncontour. Le Bienheureux Louis-Marie produisit partout une vive impression, mais nulle part aussi profonde qu'à la Chèze. Cette paroisse du diocèse de Saint-Brieuc possédait une antique chapelle dédiée à Notre-Dame de Pitié. Saint-Vincent Ferrier, la voyant en ruine, avait prédit qu'elle serait relevée par un homme *qui viendrait en inconnu, homme qui serait beaucoup contrarié et bafoué.* Le jeune missionnaire se chargea de réaliser à la lettre cette prédiction. Grâce à son activité et à l'empressement des populations, l'église remise à neuf et parfaitement décorée devint le but d'un pèlerinage très-suivi. On conserve dans cette église un vieux tableau, autrefois devant d'autel, qui exprime parfaitement la dévotion à la Sainte Vierge enseignée par le Bienheureux. Marie debout étend les bras et relève son manteau qui abrite plusieurs personnages représentant les diverses classes de la société; à droite, on reconnait le Père de Montfort, à genoux, revêtu du surplis, sans rabat, invitant le peuple à recourir à la Mère des miséricordes.

A la mission de Moncontour, le serviteur de Dieu se répara de M. Luduger. C'est alors qu'il vint dans son diocèse s'établir au prieuré de Saint-Lazare. Il

aimait dans cet ermitage à se rapprocher du ciel en se livrant à la prière et à la méditation, mais il savait aussi s'arracher à la douceur de cette solitude pour aller prêcher la parole de Dieu. Tous les temps, tous les lieux lui étaient bons; il prêchait sous les halles, sur les places publiques aussi bien que sur le talus d'un chemin creux; son unique désir était de communiquer aux âmes son grand amour de Dieu. Appelé à Montfort, lieu de sa naissance, ses compatriotes vinrent l'entendre en foule. Un jour, l'église Saint-Jean était comble;

Voilà votre Sauveur...

le Bienheureux monte en chaire, et là, sans mot dire, il tire un grand crucifix qu'il portait toujours avec lui et le montre aux assistants avec une telle expression, que ceux-ci, ne pouvant supporter la flamme de son regard, fondent en pleurs et cient miséricorde; puis laissant son Christ en chaire, il parcourt les rangs de la foule avec un autre crucifix en disant: "Voilà votre Sauveur, n'êtes-vous pas bien fâchés de l'avoir offensé?" Le sermon avait été court; mais il ne faut pas moins que toute la vie d'un saint pour en préparer un semblable.

Prévenu par des envieux, l'évêque de Saint-Malo, qui professait lui-même les erreurs de Jansénius, lui retira une première fois ses pouvoirs et consentit à les lui rendre sur la prière du curé de Bréal. Ce digne prêtre voulait assurer à sa paroisse le bienfait de la présence du serviteur de Dieu.

Après Bréal, Louis-Marie de Montfort donna la mission aux paroisses de Bréteil, Talensac, Landujean et Medréac, et, au mois d'août 1708 prêcha, à Romillé, sa dernière mission dans le diocèse de Saint-Malô. L'orage un instant apaisé vint tout à coup fondre sur sa tête: Monseigneur Desmarets lui défendit de prêcher ailleurs que dans les églises de paroisse. Voyant son zèle ainsi limité, le Bienheureux prit le parti de mettre une gardienne à l'ermitage de Saint-Lazare et de sortir du diocèse de Saint-Malô pour se rendre dans celui de Nantes.

3.—MISSIONS DANS LE DIOCESE DE NANTES.

A peine arrivé dans cette ville, le Bienheureux de Montfort fit ses essais à la mission de Saint-Similien. Les conversions qu'il y opéra furent si nombreuses que plusieurs libertins résolurent de s'en défaire. Un soir ils se jetèrent sur lui et ils auraient exécuté leur criminel dessein, si le peuple, prenant sa défense avec chaleur, n'eût retiré le pauvre prêtre de leurs mains.

Après avoir évangélisé les paroisses de Vertou, Vallet, ,La Chevrollière, Campbon et Crossac, Montfort donna la mission de Pont-Château. Depuis longtemps le saint missionnaire caressait le projet d'élever un calvaire gigantesque qui portât haut dans les airs le signe sacré de notre rédemption. A Pont-Château, le sommet d'une vaste lande, qui domine tous les environs, lui offrit le lieu tant désiré. Subjugués par l'entraînement de sa parole, ses auditeurs accueillirent avec joie son projet et le travail commença dès la fin de la mission.

Sur le point culminant, le Bienheureux traça trois circonférences concentriques: la première de 400 pieds, la seconde de 500 et la troisième de 600. La plus petite renfermait la montagne artificielle qu'on devait former avec les terres retirées des douves creusées entre le second et le troisième cercle. Le travail se faisait au chant des cantiques, dans un ordre parfait, et, le soir, les travailleurs étaient heureux, pour tout salaire, d'admirer, à la lueur d'une torche, les statues qui devaient plus tard être placées sur le calvaire. Les travaux de terrassement achevés, on construisit autour de la plate-forme, un mur orné de piliers, réunis par un rosaire, et, dans cette enceinte, s'élevaient trois croix dont celle du milieu n'avait pas moins de 50 pieds. De là un sentier contournant la montagne conduisait au chemin de ronde où le Père de Montfort avait planté un rosaire dont les *Ave Maria* étaient figurés par des sapins et les *Pater* par des cyprès.

Le Calvaire de Pontchâteau.— *Etat actuel.*

La bénédiction solennelle fixée au 14 septembre, fête de l'Exaltation de la Croix, avait attiré une foule considérable; mais, la veille, un message de l'évêque de Nantes apporta la défense de procéder à la cérémonie. Des envieux firent entendre que ce monument pourrait servir de refuge aux ennemis en cas de descente. Après une enquête, le gouverneur de la province ordonna de détruire ce calvaire: ce qui ne se fit qu'avec peine et incomplètement. (1)

Après ce terrible coup le serviteur de Dieu vint faire une retraite chez les Jésuites de Nantes. Rien dans ses manières ni dans ses paroles ne laissait entrevoir l'épreuve qu'il venait de subir: *Dieu a permis*, disait-il, *que j'aie fait élever ce calvaire; il permet aujourd'hui qu'il soit détruit: que son saint nom soit béni!* C'est avec les mêmes sentiments qu'il reçut la défense de prêcher. Condamné au silence, il se donna davantage à la prière et trouva le moyen de fonder, comme à Poitiers un hospice des Incurables et d'organiser la confrérie des *Amis de la Croix*.

Au commencement de l'année 1711, il donna la preuve de la plus grande charité en exposant sa vie pour secourir des inondés. La Loire débordée avait envahi une partie de la ville, et, faute de provisions, les malheureux habitants d'un quartier complètement isolé par les flots, allaient périr de faim. Le danger était si grand que personne n'osait le braver. Heureusement Montfort était là! Il communique à de braves marins son courage et son énergie: lui-même dirigé une barque et, à sa suite, ils vont sains et saufs, malgré la force des courants, rendre la vie à ces infortunés. La ville entière témoin de cet acte héroïque ne pouvait assez louer l'humble prêtre; mais la vie du disciple devait être en tout conforme à celle du Maître; aussi, l'humiliation suivit de près ce triomphe. Quelques jours après, le Bienheureux devait fuir de nouveau devant la persécution et porter ailleurs ses exemples et ses bienfaits: l'évêque de Nantes lui ordonnait de se retirer de la ville et du diocèse de Nantes.

4.—MISSIONS DANS LES DIOCESES DE LA ROCHELLE, SAINTES ET LUÇON.

Proscrit de Nantes, le Bienheureux Louis-Marie de Montfort s'achemina vers La Rochelle où l'appelait Monseigneur de Champflour qui l'entoura toujours d'une courageuse et bienveillante protection. Le serviteur de Dieu s'arrêta à la Garnache pour y donner les exercices de la mission. Les habitants ont toujours conservé le souvenir de ce passage, grâce à la restauration d'une an-

(1) Le calvaire de Pontchâteau a été restauré par deux fois différentes, comme l'avait prédit le Bienheureux. En 1865 les Pères de la Compagnie de Marie en reçurent la direction. Les travaux reprirent; aujourd'hui encore, ils se poursuivent avec un entrain admirable. Le Bienheureux de Montfort rêvait de transporter Jérusalem sur la lande de la Madeleine: ses fils auront bientôt fait de réaliser totalement son grandiose projet.

cienne chapelle que le missionnaire dédia à Notre-Dame des Victoires. De là ils se rendit à Luçon pour faire une retraite chez les Jésuites, et après avoir reçu le meilleur accueil de Monseigneur de Lescure, il partit pour La Rochelle.

Le Bienheureux exerça d'abord son zèle à Lhoumeau, paroisse voisine de La Rochelle, et donna ensuite quatre missions successives dans la ville épiscopale: la première à l'église de l'hôpital Saint-Louis, les trois autres pour les hommes, les femmes et les soldats, dans l'église des Dominicains. De nombreuses conversions de calvinistes, entre autres celle de madame de Mailly, vinrent

Procession des soldats à la Rochelle.

récompenser les efforts du serviteur de Dieu et allumer contre lui la haine des sectaires qui voulurent l'empoisonner. De leur côté, ls soldats transformés par la parole de cet apôtre devinrent l'édification de toute la ville, surtout par leur admirable tenue durant la procession de clôture. Les soldats, sous la conduite de leurs officiers, marchaient sur deux rangs, les pieds nus, tenant un crucifix d'une main et de l'autre un chapelet, et quand d'un côté on avait chanté ces mots: *Sainte Vierge, demandes pour nous*, de l'autre on répondait: *Le saint amour de Dieu.*

A la fin de ces missions, Montfort fit planter deux croix: l'une à la porte Dauphine, l'autre à la porte Saint-Nicolas. Le peuple qui assistait en foule à l'érection de cette dernière, s'écria tout à coup: *Miracle! Miracle! nous voyons des croix en l'air!*

Sur le désir de Monseigneur de Lescure, le serviteur de Dieu prit les dispositions nécessaires pour se rendre à l'île d'Yeu. Les calvinistes avertis de ce voyage formèrent le projet de se débarrasser de cet ennemi déclaré. A cet effet ils s'entendirent avec les corsaires anglais qui croisaient sur nos côtes. Heureusement le secret ne fut pas bien gardé et le saint prêtre en fut averti. Ne pouvant donc s'embarquer à La Rochelle, le Binheureux passa aux Sables d'Olonne. Là, même difficulté; la crainte des corsaires paralysait tous les courages; enfin des marins de Saint-Gilles se décidèrent à faire la traversée. Arrivés en pleine mer, les matelots virent avec effroi les corsaires marcher sur eux à pleines voiles: sans s'émouvoir le Bienheureux chante des cantiques, récite son chapelet et à peine a-t-il annoncé que tout péril est passé que le vent, changeant de direction, éloigne en un instant les vaisseaux ennemis. Malgré le mauvais vouloir du gouverneur de cette île, le passage du *Père au grand chapelet* eut les meilleurs résultats; cette population l'accueillit avec joie, et, docile à sa parole, fit pénitence et conserva longtemps les fruits de son apostolat.

Après l'île d'Yeu, Sallertaine et Saint-Christophe furent l'objet du zèle de Montfort. Dans cette dernière paroisse, Dieu se plut à montrer la puissance de son serviteur. Etant allé un jour chez le sacristain nommé Cantin, il trouva une des filles de la maison occupée à boulanger et lui demanda si elle avait soin d'offrir son travail à Dieu. *J'y manque quelquefois*, répondit la jeune fille. *Eh bien!* repartit le saint, *n'y manquez plus désormais.* Puis se mettant à genoux auprès du pétrin, il fit une ardente prière et se retira. Au moment de mettre le pain au four, grand fut l'étonnement de la mère Cantin de voir qu'il y avait assez de pâte pour deux fournées ordinaires, bien qu'elle n'eût employé que la quantité accoutumée de farine; aussi ne manqua-t-elle pas d'attribuer ce prodige à la prière de l'homme de Dieu.

A la suite de ces travaux, le Bienheureux prêcha à l'hôpital de La Rochelle une retraite qui donna lieu à la conversion de mademoiselle Pagé, fille d'un trésorier de France. Epuisé par tant de fatigues, le Père de Montfort se retira dans une petite maison qu'on lui avait donnée au faubourg Saint-Eloi. C'est dans cet ermitage que le Bienheureux se retrempait dans la prière et l'oraison; c'est là qu'il composa son *Traité de la vraie dévotion à Marie*, les règles des missionnaires de la Compagnie de Marie et celles des Filles de la Sagesse.

Au commencement de l'année 1713, Montfort parut, pour le plus grand bien des âmes, dans les paroisses de Thoiré, Esnandes et Saint-Vivien. A Courson, la plus profonde division entretenait la mésintelligence entre le curé et les paroissiens et les paroissiens eux-mêmes; grâce à l'onction de sa parole, le saint eut la joie de les réconcilier et de laisser après lui la plus complète harmonie. Pour opérer de telles merveilles il fallait la puissance surnaturelle qui

accompagnait ce saint missionnaire, dont la vie, vraie reproduction de l'enseignement évangélique, n'était qu'un long tissu d'austérités, d'humiliations et de mépris de la nature.

Au sortir de Courson, Montfort se dirigea vers la Séguinière, dans l'intention d'y donner les saints exercices, et de là prit le chemin de Paris. Le temps était venu de réaliser la pensée qu'il avait conçue dès la première année de son sacerdoce. Pour maintenir dans la ferveur ces populations qui étaient revenues à la pratique de la vie chrétienne et perpétuer les associations qu'il avait

Montfort bénissant la pâte.

fondées, il lui fallait établir une compagnie de prêtres dstinés à combattre *sous le nom et l'étendard de Marie.* C'est dans ce but qu'il s'adressa aux directeurs du séminaire du Saint-Esprit, à Paris, et conclut avec eux une alliance définitive, d'après laquelle ils s'engageaient à lui envoyer ceux de leurs sujets qui seraient appelés au ministère des missions.

Avant de rentrer à La Rochelle le Bienheureux Père de Montfort passa par Poitiers, mais il ne lui fut pas permis de s'y arrêter. Toujours obéissant, le pauvre persécuté s'éloigne, heureux d'avoir pu entretenir Marie-Louise de Jesus et de lui avoir associé mademoiselle Catherine Brunet, qui prit le nom de sœur de la Conception.

L'infatigable apôtre voulut continuer à Mauzé le cours de son ministère; mais succombant aux austérités et aux fatigues de cette vie crucifiée, il tomba gravement malade. Au milieu des plus vives souffrances il chantait son cantique: *Vive Jésus! Vive sa Croix!* Rétabli comme par miracle, le serviteur de Dieu essaya ses forces en donnant l'exercice de la préparation à la mort, à Courson et à La Rochelle; puis recommençant ses prédications il évangélisa successivement Le Vanneau, Saint-Christophe, Verrines, Le Gué d'Alleré, Saint-Sauveur, Nuaillé, La Jarrie, Croix Chapeau, Marennes et termina ses travaux par l'île d'Oléron. Son zèle fit naître les prodiges de conversions qu'il opérait partout, mais en revanche les croix ne lui manquèrent pas: aussi on peut juger de l'allégresse intérieure de cet homme qui répétait souvent ces mots si étranges à la nature: *Point de croix, quelle croix!*

Pendant l'été de cette même année, Montfort entreprit un long voyage; il désirait revoir son ami d'enfance, M. Blain. Voyageant à l'apostolique, armé d'un bâton et d'un grand chapelet, sans un denier dans sa bourse, il allait joyeusement, répandant sur son chemin le bon grain de son ardente parole. Après s'être arrêté à Roussay pour y donner une mission, il se rendit à Nantes où il visita l'hospice des Incurables et s'avança jusqu'à Rennes. De là, après une retraite de huit jours, il écrivit son admirable lettre-circulaire aux amis de la croix qui expose dans un style embrasé les incomparables grandeurs des mystères de la croix. A Saint-Lô, il donna une retraite aux pauvres de l'hôpital; mais en raison de l'affluence qui croissait chaque jour, il dut transformer cette retraite en une mission pour toute la ville. Après ce succès, l'apôtre se mit en route pour Rouen, où demeurait M. Blain. Celui-ci, en véritable ami, exposa à son visiteur ce qu'on lui reprochait. Pour toute réponse, le Bienheureux prit son Nouveau Testament et le montrant à son interlocuteur, lui demanda s'il était permis d'imiter la conduite de Notre-Seigneur et de ses Apôtres. C'était, en effet, l'entière justification de sa conduite et la seule cause de l'animosité de ceux qui le poursuivaient.

Après avoir passé quelques jours à Rouen, Montfort revint à Rennes visiter encore une fois M. Dorville, vice-gouverneur de Bretagne. Ce gentilhomme ramené à la religion et à la piété par le missionnaire savait pratiquer ses enseignements. Pour faire cesser une danse qui se tenait sous ses fenêtres, M. Dorville imagina de pratiquer dans le mur de sa maison une niche destinée à recevoir une statue de la Sainte Vierge, devant laquelle on réciterait le Rosaire tous les soirs. Pendant ce pieux exercice, lui-même, armé d'un fouet, se réservait d'écarter les tapageurs qui venaient troubler l'assistance. Or, un jour, qu'il remplissait cet office, le vice-gouverneur vit venir une suite de voitures, où se trouvait l'élite de la société bretonne qui se rendait à une fête. Tout d'abord le rouge lui monte au visage et il se demande s'il ne ferait pas mieux de rentrer chez lui, mais, sans céder au respect humain, il demeure fièrement à son poste.

Montfort et ses deux grandes dévotions.

De retour de voyage, Montfort continua ses travaux apostoliques à Fouras, l'île d'Aix et Saint-Laurent de la Prée. De là il revint à La Rochelle pour s'occuper de la fondation des écoles charitables; mais, tout en donnant ses soins à cette affaire, il ne négligeait pas ses autres œuvres de zèle, en particulier la prédication. Le 2 février 1715, Montfort, prêchant dans l'église des Dominicaines, traita son sujet de prédilection, les grandeurs de Marie; comme il parlait, son visage décoloré et amaigri par les macérations fut tout à coup entouré d'un rayonnement lumineux qui formait autour de sa tête comme une auréole de gloire.

En compagnie de M. Vatel il donna les missions de Tougon-la-Ronde et Saint-Amand. Ils poursuivirent ensuite leurs travaux à Mervent dont l'église délabrée offrait le plus lamentable aspect. Grâce au zèle et à l'éloquence du missionnaire, le temple matériel fut promptement réparé pendant que chacun mettait le même empressement à profiter de la grâce des saints exercices.

Pendant ce séjour à Mervent, Montfort trouva dans la forêt qui entoure cette paroisse, une grotte dont il fit un ermitage. Mais le Serviteur de Dieu ne devait pas jouir longtemps de ce lieu de délices; il revint à La Rochelle (juillet 1715) mettre la dernière main à l'établissement des écoles chrétiennes de garçons et de filles. Les premières furent confiées à des jeunes gens de la ville placés sous la direction d'un prêtre du diocèse. Pour les secondes, il fit venir Sœur Marie-Louise de Jésus et Sœur de la Conception. Avant de quitter définitivement cette ville, Montfort adjoignit quelques compagnes aux deux premières Filles de la Sagesse et leur envoya ensuite par lettre ses derniers avis et ses dernières dispositions.

La course de cet infatigable soldat de Dieu allait, en effet, se terminer. Il vint livrer ses derniers combats à Fontenay, Vouvant, Villiers-en-Plaine et Saint-Pompain. De là, après avoir fait la conquête de M. Mulot, qui devait être son successeur, il fit un dernier pèlerinage à Notre-Dame-des-Ardilliers et se dirigea vers Saint-Laurent-sur-Sèvre.

Malgré ses fatigues, le saint prêtre commença les exercices de la mission dans cette paroisse; mais au bout de quelques jours le vaillant succombait aux étreintes de la maladie qui devait bientôt le ravir à la terre. Il reçut avec des sentiments admirables les derniers Sacrements et la veille de sa mort il dicta à M. Mulot ses dernières volontés. Ces dispositions prises, le pieux malade ne s'occupa plus que de l'éternité. Prié de bénir la foule qui se pressait dans sa chambre, l'humble prêtre s'en défendit, mais, prenant son crucifix indulgencié, il traça sur l'assistance éplorée le signe de la croix. Puis ranimant ses forces il entonna ce refrain d'un de ses cantiques:

"Allons, mes chers Amis
"Allons en paradis,
"Quoi qu'on gagne en ces lieux,
"Le paradis vaut mieux!"

Il entra ensuite dans un grand calme et expira doucement à huit heures du soir, un mardi (28 avril 1716).

LE FONDATEUR.

Semblable au soleil, après son déclin, Montfort en disparaissant, laisse aux hommes comme un rayonnement de sa charité et de son dévouement. Près de son tombeau ont grandi les deux grandes œuvres engendrées par son ardent amour des âmes: La *Compagnie de Marie* composée de prêtres qui s'adonnent aux missions, et de Frères Coadjuteurs chargés du temporel de la Communauté;

Eglise paroissiale de St-Laurent-sur-Sèvre, renfermant le tombeau du Bienheureux.

la *Congrégation des Filles de la Sagesse* qui se consacre à l'instruction des enfants et au soulagement de toutes les infirmités humaines.

1.—LA COMPAGNIE DE MARIE.

Cinq mois après son sacerdoce, l'abbé Grignion avait écrit à Mr. Léchassier: "Je ne puis m'empêcher, vu les nécessités de l'Eglise, de demander continuellement, avec gémissements, une petite et pauvre Compagnie de bons prêtre qui s'exerceraient aux missions, sous l'étendard et la protection de la Sainte

Vierge." Non content, dit le P. Besnard, d'offrir ses prières et l'adorable sacrifice pour cette œuvre si grande et si sainte, il faisait à cette intention des jeûnes, des pèlerinages, à quoi il joignait la voix de ses larmes dans ses oraisons, et celle de son sang dans ses cruelles macérations.

Ce fut dans son ermitage de Saint-Eloi que Montfort, le regard fixé sur Jésus et Marie, composa la règle bénie qui devait diriger sa petite compagnie, qui devait la sanctifier dans l'union au Sauveur par sa divine Mère. Les missionnaires seront les héritiers de l'amour de leur Père pour Marie, ils se proposeront de la faire connaître et aimer de toutes les âmes qui leur seront confiées. De même que Montfort devait, pour ainsi dire, incarner son amour de la divine Sagesse dans un Institut de femmes, de même il incarne sa piété envers la Sainte Vierge dans cette nouvelle Congrégation, à la quelle il donne le beau nom de Compagnie de Marie.

Au commencement de sa règle se trouve une préface, non pour les hommes, mais pour Dieu. C'est une prière brûlante où le saint Fondateur laisser parler son cœur passioné pour la gloire de Dieu et l'honneur de Marie. "J'y renvoie, dit le P. Faber, ceux qui ont peine à conserver, au milieu de leurs nombreuses épreuves, les premiers feux de l'amour des âmes."

La règle était prête, mais les sujets manquaient. C'est alors, on s'en souvient, qu'il revint à Paris rappeler aux directeurs du séminaire du Saint-Esprit les promesses à lui faites par Mr. Desplaces, de lui fournir des sujets pour les missions. Enflammés par ses pieux entretiens, quatre séminaristes venaient, quelques années après, s'enrôler dans la Compagnie de Marie; un seul toutefois collabora avec le serviteur de Dieu qui était déjà allé recevoir sa récompense quand les autres se firent missionnaires.

Après la mort du Père de Montfort, de terribles difficultés empêchèrent sa petite Compagnie de missionnaires de prendre un grand développement. Et cependant, malgré leur petit nombre, ils avaient trouvé moyen de prêcher de 1718 à 17[illegible], 430 missions, la plupart d'un mois. *Da mihi animas!* Des âmes! des âmes! c'était leur unique ambition.

Au XIXe siècle, la Compagnie de Marie a montré le même zèle et continué les mêmes œuvres. La Bretagne, le Poitou, l'Anjou, l'Angoumois, la Saintonge, la Normandie, l'Orléanais, le Midi et le Nord ont vu ses missionnaires travailler pour Dieu dans une multitude da paroisses, où la bénédiction de leur Bienheureux Père produisait souvent des merveilles de grâces.

Mais la Compagnie de Marie ne borne pas à la France les efforts de son zèle. Elle a besoin d'expansion; et la grâce qu'elle a reçue du ciel, il faut qu'elle la répande sous tous les climats. En cela elle ne fait que répondre aux désirs de son Saint Fondateur. Ne soupirait-il pas continuellement après les missions lointaines? "Que faisons-nous, mes chers amis? disait-il. Pourquoi sommes-nous des ouvriers inutiles, pendant qu'il y a tant d'âmes qui périssent au Japon et aux Indes, faute de prédicateurs et de catéchistes pour les instruire des vérités nécessaires au salut?" Dès le temps de ses études théologi-

ques, ne voulait-il pas venir au Canada? Par obéissance à ses directeurs, comme plus tard au Pape Clément XI, il resta. Mais ce qu'il n'a pu faire par lui-même, ses enfants—Pères Missionnaires et Frères Coadjuteurs—l'ont fait et s'efforcent de le réaliser de plus en plus.

Depuis 1871, Pères et Frères sont en l'île d'*Haïti*, ,où les noirs savent apprécier leur dévouement et leur apportent les consolations les plus douces. Au commencement de 1911 on leur donnait le diocèse entier de Port de Paix. Haïti est un vrai pays de mission qui ne le cède à aucun autre, soit pour le climat, soit pour les privations de toutes sortes, soit pour le genre de ministère dans les *mornes* aussi bien que dans les villes, soit enfin pour les fatigues et les périls des voyages fréquents.

C'est en 1883 que la Compagnie de Marie se fixa au *Canada*. Les débuts furent lents; ils furent pénibles. Pendant plusieurs mois, la mission ne compta

Juniorat de Papineauville, Qué.

que deux membres, ,un Père et un Frère. Mais la Très Sainte Vierge protégea visiblement sa petite Compagnie; elle la bénit, et sa bénédiction lui donna la fécondite. De nombreux établissements se sont élevés dans les diocèses d'Ottawa, de Montréal et de Victoria. Celui d'Ottawa compte aujourd'hui un Juniorat florissant (plus de 120 élèves), un Noviciat, un Scolasticat, puis deux Ecoles d'Industrie où grandissent dans les principes de la Religion, du devoir et de l'honneur plus de 600 enfants. Le diocèse de Montréal possède deux maisons, dont une de missionnaires à Dorval. En Colombie Britannique, autre Ecole industrielle pour les Indiens, à Kuper-Island, et deux postes de missions: Tzouhalem et Saanich.

Du Canada ,elle est passée aux Etats-Unis. Elle y a une résidence de Missionnaires à Ozone-Park, dite paroisse de Marie Porte du ciel, et se livre à l'évangélisation du district de Port-Jefferson, dans l'état de New-York. La Province d'Amérique compte actuellement près de 100 missionnaires.

Les pays protestants de l'Europe n'ont point échappé au zèle des enfants du Père de Montfort. L'*Angleterre* a reçu sa première colonie de missionnaires qui luttent vaillamment contre l'erreur. (1) Le *Danemark* est évangélisé à son tour. Etablie à Roskilde, au cœur même du protestantisme, la Compagnie de Marie a fondé là une mission dont le succès va toujours croissant, et a amené de nombreuses abjurations. L'*Islande* autrefois si catholique compte peu de fidèles. Les enfants du vaillant Apôtre n'ont pas hésité; ils se sont faits les missionnaires des pauvres Islandais. L'un d'eux vient de partir pour Fakruds-

Noviciat de Cyrville, Ont.

fjord, à bord du navire-hôpital, la Notre-Dame de la mer. Pendant la saison de pêche, il dirigera là-bas, la Maison de Famille, que les Oeuvres de Mer y ont organisée pour les pêcheurs de morue, (marins islandais, bretons, français, anglais), très nombreux dans ces parages.

Mais les missions qui attirent à la Compagnie de Marie le plus de sympathie sont les deux missions du Shiré ou Nyassa-Sud (Afrique), et de Colombie (Amérique du Sud).

(1) Elle y possède, sous le nom de Montfort-College, l'Ecole apostolique française, autrefois au Calvaire de Pont-Château (France), puis à Santbergen (Belgique).

La mission du Shiré, aujourd'hui Préfecture apostolique, comprend un vaste territoire de plus de 400 kilomètres de long, s'étendant entre le lac Nyassa et le fleuve Zambèze. Le pays est relativement très peuplé; les naturels, d'un caractère doux et facile, semblent mûrs pour la foi. Aussi les écoles (80), dirigées par les Pères sont-elles prospères; les catéchismes sont bien suivis; la prière est récitée en commun dans les villages. Pour plus amples détails sur cette mission du Shiré, nous renvoyons au Messager de Marie Reine des Cœurs, article: *Six ans chez les Noirs* ou Souvenirs d'un Missionnaire.

Scolasticat Canadien de la Compagnie de Marie, Eastview, Ont.

La mission de *Colombie*, dans l'Amérique du Sud, comprend deux Préfectures apostoliques qui ont pour limites au nord, la rivière de la Méta; à l'ouest, la chaîne de montagnes qui aboutit à Bogota. Le champ est immense. Actuellement douze Pères et quatre Frères s'y dépensent avec Mgr Guiot, vicaire apostolique. Ces peuplades étaient autrefois catholiques. Mais depuis trois siècles, par suite de l'expulsion des RR. PP. Jésuites, elles sont retombées dans le paganisme et la barbarie. Leur conversion est donc d'autant plus difficile que leurs mœurs sont plus corrompues et qu'elles habitent des contrées plus inaccessibles.

Que deviendront ces missions, belles entre toutes? C'est le secret de Dieu. Il y faudrait de nombreux et saints missionnaires pour semer la divine parole

dans ces terres incultes; il y faudrait aussi des Frères Coadjuteurs pieux, dévoués, industrieux pour aider les missionnaires et apprendre aux nègres à travailler. Pour que ces peuples païens si profondément déchus soient relevés, civilisés, il est nécessaire, avant tout, qu'ils soient amenés à la connaissance du vrai Dieu, de Jésus-Christ—c'est le travail du Missionnaire. Mais il faut aussi les faire sortir de leur paresse naturelle, les initier au travail de la terre, leur apprendre divers métiers, etc., en un mot, en faire des citoyens utiles,—c'est l'œuvre du Frère Coadjuteur, œuvre difficile, souvent ingrate, mais nécessaire, et qui aura dans le ciel sa magnifique récompense.

Daigne Jésus par Marie, envoyer de bons ouvriers, qui par la Croix et le Rosaire, donnent à notre sainte Mère l'Eglise, une abondante moisson de chrétiens fidèles, et au ciel une riche couronne d'élus!

II.—LA CONGREGATION DES FILLES DE LA SAGESSE.

De même que le triste spectale de la communauté de Saint-Clément à Nantes avait confirmé le Bienheureux dans l'intention de fonder sa compagnie de missionnaires, de même le désordre de l'hôpital de Poitiers lui suggéra, sans doute, l'idée de fonder une Congrégation de religieuses hospitalières. Mais pour qu'elle fut solide et dura longtemps, il l'établit sur la sainte folie de la Croix. Le voilà donc qui forme, avec l'autorisation des administrateurs et de l'évêque, un groupe de pauvres filles infirmes, boiteuses, contrefaites, chez qui il a remarqué l'esprit d'humilité et de sacrifice. L'une d'entre elle, aveugle, mais intelligente et pieuse, est placée à leur tête comme supérieure.

On leur abandonne une chambre isolée pour vaquer à leurs exercices. Le pieux aumônier l'appelle *la Sagesse,* et fait élever au milieu une grande croix de bois. (1) Prières, méditations,rosaires, lectures, repas, récréations, travaux manuels, tout se fait en commun. Aux yeux de Montfort cette association n'était qu'une ébauche de sa future Congrégation, qu'un moule qui devait se briser, après avoir formé la Mère des Filles de la Sagesse, la Sœur Marie-Louise de Jésus.

A la mort du Bienheureux, l'Institut comptait quatre Sœurs; mais les deux œuvres principales étaient commencées: elles enseignaient à la Rochelle, elles se dévouaient aux malades à l'hôpital général de Poitiers; Religieuses hospitalières et institutrices charitables, telles étaient et telles seront toujours les Filles de la Sagesse.

La Mère Marie-Louise de Jésus mourut en 1759; par des coïncidences vraiment étonnantes, et tout à fait providentielles, elle expira, le même jour, à la même heure et dans la même maison que son cher Père, le Bienheureux de Montfort; elle avait 75 ans; près de soixante années avaient été consacrées au service des pauvres. Elle avait vu se développer sa congrégation et laissait en

(1) Cette croix se trouve encore aujourd'hui dans la chapelle de l'hôpital de Poitiers.

mourant 40 établissements: c'était déjà la réalisation de la parole de Montfort qui avait dit à ses religieuses, alors qu'elles n'étaient encore que quatre: "O mes filles, que Dieu me fait connaître en cet instant de grandes choses! Je vois dans les secrets de Dieu, une pépinière de Filles de la Sagesse." C'était la

Chapelle et cour d'honneur de la Sagesse.—
(*St-Laurent-sur-Sèvre.*)

magnifique phalange de sœurs disséminées, de nos jours, aux quatre coins du monde, qui lui apparaissait dans la lumière prophétique.

Quand éclata la Révolution française, la Congrégation comptait 80 établissements; pendant cette horrible tourmente, les Filles de la Sagesse restèrent toutes fidèles à leurs engagements; à Nantes, à Poitiers, à la Rochelle, elles eu-

rent l'honneur de verser leur sang pour leur foi et pour leurs vœux. Elles allèrent à l'échafaud en chantant ce cantique de leur Père:

"Je mets ma confiance,
Vierge, en votre secours..."

On fit silence pour les écouter, et l'on entendit, du milieu de la foule, des voix qui criaient: "Epargnez donc ces belles petites Sœurs qui chantent si bien." Ailleurs, elles imposaient le respect aux révolutionnaires et les obligeaient à recourir à leurs services charitables.

Le sang de ses martyres devint pour la Sagesse une semence de religieuses; c'est à partir du commencement du XIXe siècle que se réalisa pleinement la

Noviciat des Filles de la Sagesse, Eastview, Ont.

prophétie de Montfort. En 1800, le nombre des Filles de la Sagesse était de 261; dix ans après, il s'élevait à 559; aujourd'hui elles sont devenues une vaillante armée de plus de 5,000 religieuses répandues en France, en Belgique, en Hollande, en Italie, en Angleterre, au Canada, en Haïti, en Afrique. Partout, dans leurs 414 maisons, elles accomplissent les tâches si variées que leur avait recommandées leur saint Fondateur, en leur remettant la robe grise qu'il avait bénie à leur intention. La religieuse de la Sagesse doit être, en effet, prête à toutes les œuvres que suscite la charité chrétienne. Dans les missions centrales de Cadillac et de Clermont (France), elle ramène au respect d'elles-mêmes de pauvres créatures égarées par la passion, et leur inspire confiance dans la miséricorde divine. Mère des orphelins que le malheur a séparés de leurs pa-

rents, elle dirige leur regard vers le ciel où habite un Père plein de bonté. Soixante mille enfants doivent aux Filles du Père de Montfort le bienfait d'une éducation chrétienne. Les marins et les soldats ont appris à aimer leur costume qui leur apparait au sein de la souffrance comme symbole du dévouement le plus désintéressé, notamment dans les hôpitaux maritimes de Toulon, Cherbourg, Brest, Lorient et Boulogne-sur-Mer (France).

Plus de 30,000 pauvres malades reçoivent les soins de ces vaillantes infirmières dont rien ne peut troubler l'inaltérable sérénite, ni la crainte d'un mal contagieux ni les rebuffades de leur exigeante clientèle, ni l'ingratitude dont trop souvent on paie leur charité.

Les plus déshérités de ce monde sont ceux qui ont leurs préférences, spécialement les aveugles et les sourds-muets. N'est-ce pas à une Sœur de la Sagesse que l'Académie française décernait naguère, avec de touchants éloges, une de ses plus hautes récompenses, pour avoir accompli ce chef-d'œuvre de charité, de patience et de dévouement: mettre en rapport avec ses semblables, une jeune fille sourde-muette-aveugle, et fournir à cette pauvre emmurée les moyens d'exprimer quelques idées rudimentaires?

Les Filles de la Sagesse sont en Amérique depuis 1883. Elles ont au Canada comme aux Etats-Unis, de nombreuses maisons. Jusqu'en ces dernières années, le noviciat était unique et se trouvait à Saint-Laurent-sur-Sèvre, Vendée (France), près des restes vénérés du Bienheureux Fondateur et de la Mère Marie-Louise de Jésus. Mais, vu les nécessités du temps présent et pour faciliter leur recrutement dans les différents pays, les Filles de la Sagesse ont établi un noviciat à Notre-Dame de Lourdes, Eastview, Ont. Toutefois la maison-mère de Saint-Laurent-sur-Sèvre garde son noviciat, et c'est là que des diverses parties du monde, les professes avant leurs vœux perpétuels, vont passer quelques mois, pour prendre contact entre elles, connaître la maison-mère, et mieux se pénétrer, près du tombeau de leur Bienheureux Fondateur et de leur Mère, de l'esprit de la Congrégation. A Eastview, elles ont encore un Pensionnat où les élèves se préparent aux diplômes et d'Ontario et de Québec, aux examens de musique du Conservatoire national,—y compris la licence—aux arts d'agrément et travaux manuels en tous genres. Autre Pensionnat à Sturgeon Falls, Ont., où les élèves ont la facilité de suivre les deux années d'Ecole Modèle et peuvent y être qualifiées; autre à Sainte-Agathe des Monts, Qué.; autre à Sainte-Agathe du Maine, E.-U.; autre à Red Deer, Alta. A Ozone Park, N.Y.: académie, confection d'ornements d'église, travaux de lingerie et de broderie française. Elles ont à Montréal l'hôpital Sainte-Justine, le Jardin de l'Enfance; à Port-Jefferson, E.-U., l'hôpital des enfants disgraciés de la nature. "Partout ces vaillantes Filles de la Sagesse se consacrent, et avec quel succès! au double apostolat des écoles et des hôpitaux, ou plutôt de toutes les œuvres; apostolat réel: partout leur premier but est de conquérir les âmes à Dieu; apostolat efficace et presque irrésistible: on peut bien se raidir contre les raisonnements d'un esprit qui discute, on ne tient pas contre la charité d'un cœur qui aime et qui se donne."

Par sa double famille, Montfort, ici-bas, continue son action; il la prolonge encore,—et ce sera le dernier mot de ces pages,—par ses traités spirituels, surtout *le Traité de la Vraie Dévotion à la Sainte Vierge* ou comme il dit: "J'ai écrit... ce que j'ai enseigné en public et en particulier, dans mes missions, pendant bien des années": l'union au Christ-Jésus par la voie de Marie.

"Ah! soupirait-il, quand viendra cet heureux temps où la divine Marie sera établie Maîtresse et Souveraine dans les cœurs pour les soumettre pleinement à l'empire de son grand et unique Jésus?... Ce temps ne viendra que quand on connaîtra et pratiquera la dévotion que j'enseigne: *Ut adveniat regnum tuum, adveniat regnum Mariae.*" Ce temps est venu; car, pour qui sait voir, le mouvement qui, de nos jours, entraîne les âmes vers la Parfaite Dévotion à Marie, est prodigieux. "Cette dévotion, du reste, répond mieux à nos besoins présents. Dans les luttes et les épreuves de l'heure actuelle, prélude de celles des derniers temps, elle nous montre de plus en plus clairement, le rôle prépondérant de Celle qui a mission d'écraser la tête du serpent infernal. De plus, elle asseoit et affermit sur les vérités fondamentales de la religion, la piété trop souvent superficielle; par le saint et amoureux esclavage, elle porte un coup droit à cet esprit d'indépendance qui, aujourd'hui, inspire la vie publique et la vie privée, les idées aussi bien que les faits. Enfin... c'est par les attraits de notre Mère, par son amour et ses tendresses, qu'elle replace l'homme tout entier sous l'action de la grâce et dans la dépendance de Jésus-Christ ; ainsi, elle s'harmonise avec les tendances que la dévotion au Sacré-Cœur et à la Sainte Vierge a développées dans le tempérament spirituel de notre époque".

Il appartenait aux enfants du Bienheureux de Montfort de propager plus que d'autres,—parce que les continuateurs de la mission de leur Père,—cette parfaite dévotion à Marie, que les Congrès marials (*Fribourg, Rome, Einsiedeln, Salzbourg*), que les Evêques et les Souverains Pontifes ne cessent de recommander. C'est dans ce but qu'ils ont fondé la double revue: *Le Règne de Jésus par Marie* (St Laurent-sur-Sèvre, Vendée, France), et *Le Messager de Marie Reine des Coeurs* (Eastview, Ont., Canada); dans ce but aussi qu'ils ont demandé la *Confrérie de Marie Reine des Coeurs*, canoniquement érigée par Mgr Duhamel, le 25 mars 1899, en l'église paroissiale de Notre-Dame de Lourdes, près Ottawa. Or, ces œuvres, dont le principe générateur a été l'amour de Marie, dont l'unique but est l'extension du règne de Jésus par celui de sa Mère, ces œuvres sont siennes: nous ne pouvions pas ne les pas mentionner dans cette humble notice: elles sont petites pierres serties dans la couronne du Père.

Nous terminerons par ce vœu: que l'Eglise, qui, le 22 janvier 1888, proclamait Bienheureux, "le bon Père de Montfort," nous donne bientôt la joie de dire: *Saint Louis-Marie de Montfort, priez pour nous!*

1007X9c

52

LA JUSTICE, LIMITEE, 457-459, rue Sussex, Ottawa.